À retrouver à prix vert dans les FNAC

"ordre originelle (celle du disque annis chez Aparté), ajout et d'un Interlude orchestraux ue la même cantate: il s'agit apparemment de la même édition utilisée par le label Bru Zane il y a deux ans en complément de La Princesse jaune et confiée à plusieurs chanteurs de tessitures différentes... que Nicole Lemieux toute seule n'a aucun mal à faire oublier. Cette réussite est d'autant plus réjouissante qu'en dépit de quelques orientalismes faciles et d'une invention mélodique à peine moins originale que celle de Berlioz ou Ravel, le cycle se révèle fort personnel (harmonies savoureuses, ruptures rythmiques...). Passionnant.

GÉRARD BELVIRE

ans les FNAC

MARIE-NICOLE LEMIEUX (CONTRALTO)

Mélodies de Berlioz, Ravel et Saint-Saëns — Orchestre philharmonique de Monte-Carlo, dir. Kazuki Yamada — ÉRATO 5419765940 2021-2022. 1H10 MIN

CD CLASSICA plage 2

92 CARNS



Quand le clavecin s'ouvre à la voix

Justin Taylor révèle les sortilèges d'une Italie rêvée par Bach, plus lyrique que jamais.

a destination est classique mais l'itinéraire ne l'est pas. Pour rejoindre Bach en Italie, Justin Taylor fait certes appel à ses ambassadeurs attitrés, Vivaldi et Marcello, mais il organise sa visite dans un ordre singulier. À la traditionnelle ligne droite d'une succession de transcriptions de concertos, le jeune claveciniste a en effet préféré un parcours en pointillé. Il interprète bien sûr quelques concertos dans leur intégralité, le BWV 974 d'après Alessandro Marcello, les BWV 972 et BWV 978 d'après *L'Estro armonico* de Vivaldi, mais il les agrémente de pièces brèves; ici un mouvement d'un concerto pour orgue d'après Vivaldi, là une toccata d'Alessandro Scarlatti.

Comme vade-mecum de ce voyage méridional, Justin Taylor a choisi le clavecin anonyme du château d'Assas (près de Montpellier), conçu lors du premier xvIIIe siècle comme la musique de ce récital. Avec le goût et la subtilité qu'on lui connaît, Hugues Deschaux a su en restituer le foisonnement harmonique et la palette chromatique qui ne sature jamais, tout en captant discrètement l'espace environnant. Il a su également confier à nos oreilles un art de faire chanter le clavier tout simplement stupéfiant. Bien qu'il adopte des tempos souvent vifs, qu'il mène son Bach sous un soleil aux rayons dardés et puissants, Justin Taylor conserve une étonnante fluidité de toucher; comme si la mécanique du clavier, le métal des cordes, la fermeté des becs avaient cédé la place à la souplesse d'un archet géant (BWV 972/1) ou au souffle infini d'un hautbois (BWV 974/2).

Dans le *Concerto italien*, l'artiste aménage de savants effets de dialogue entre un soliste et un orchestre imaginaires et évolue avec une impressionnante aisance entre improvisation feinte et rigueur sans raideur (la fugue finale) dans la torrentielle *Toccata* BWV 914. Cette maîtrise instrumentale souveraine, doublée d'une imagination fertile, embarque l'auditeur dans un voyage ensoleillé qu'il voudrait éternel. Et cette éloquence, cette jubilation dans la parole, ce plaisir du son rappellent que l'Italie est bien le pays qui vit naître l'opéra.

JOHANN SEBASTIAN BACH

(1685 - 1750)

«Bach & l'Italie». Œuvres de Bach, Vivaldi, Marcello et A. Scarlatti — Justin Taylor (clavecin) — ALPHA CLASSICS 998 2023. 1H11MIN CD CLASSICA plage 5



Fulgurance et transparence

De Bach à Berg, Igor Levit sculpte son clavier d'une main souple et sûre.



Ce double album a beau s'intituler «Fantasia», c'est d'abord d'architecture qu'il s'agit: une cathédrale, ses façades (Sonate en si mineur de Liszt, Fantasia contrappuntistica de Busoni) et

leurs arcs-boutants (Fantaisie chromatique et fugue de Bach, Sonate, op. 1 de Berg); ne manquent ni la gargouille (Der Doppelgänger de Schubert/Liszt) ni la flèche (célébrissime Air de la Suite n°3 de Bach). Frappe le jeu ciselé, d'une rare économie de pédale d'Igor Levit. Un legato purement digital, fruit d'habiles substitutions, gouverne la main droite dans l'Air de Bach, la main gauche posant ses pizzicatos de contrebasse. Partisan du dessin plus de que de la couleur, le pianiste germano-russe déconstruit la Sonate en si mineur. Par souci de clarté, il coupe les résonances comme il se refuse à soutenir les crescendos à l'aide de la pédale forte. Pour autant, le Grandioso ne manque pas d'envergure, quand le thème de Marguerite se déploie sans rubato de complaisance: chaque motif se découpe avec précision de la trame générale. Une technique déliée, digne d'un Marc-André Hamelin, autorise ces fulgurances dégraissées dont les trajectoires consacrent, a posteriori, la cohérence. Certains regretteront l'absence du grand souffle romantique; ce défaut, à un tel degré d'intelligence, devient une qualité. Balancée entre poussées expressionnistes et rigueur conceptuelle, la Sonate de Berg ne dégage peut-être pas la même intensité que chez Florent Boffard (Mirare, 2020), mais elle prélude idéalement à la gigantesque Fantaisie de Busoni. Le

tempo adopté par Levit en conjure la monumentalité: trente-quatre minutes seulement, contre quarante-trois chez Viktoria Postnikova (Erato, 1990)! À cela s'ajoutent la fluidité du jeu, la pertinence des transitions comme improvisées, et la grande arche tendue qui culmine dans la strette finale.

Levit perpétue le geste démiurgique de Busoni reprenant *L'Art de la fugue* là où Bach l'avait laissé. La partition semble défiler sous nos yeux: la germination du discours, ses dérives, ses boucles, ses excroissances et, naturellement, la science du contrepoint. Quelques effets de registrations organistiques (carillon, pédalier) répondent à ceux qu'Igor Levit prodiguait dans son interprétation phénoménale d'une autre fantaisie: celle sur le choral « *Ad nos ad salutarem undam* » de Liszt transcrite par... Busoni (Sony Classical, « Life », 2018).

«FANTASIA»

Œuvres de Bach, Liszt, Berg et Busoni— **Igor Levit (piano)** — SONY CLASSICAL 19658811642
(2 CD) 2023. 1H44 MIN

CD CLASSICA plage 7



Venu du Brésil et du fond du cœur

Ambassadeur convaincu, Wilhem Latchoumia invite à visiter l'univers multicolore de Villa-Lobos.

n 2008, Wilhem Latchoumia avait consacré la plus grande partie de son album «Impressões» (RCA) à Heitor Villa-Lobos. Il jouait le *Cycle brésilien, A prole do bébé* n°1 à côté de trois des merveilleux *Ponteios* et de la *Toccata* de Camargo

Guarnieri. À part quelques pièces « évidentes » comme Festa no sertão ou Impressões Seresteiras, la musique du Brésilien n'est pas de celles qui parlent tout de suite à qui les joue... ou les écoute. Des coqs à l'âne la font passer d'un climat à un autre sans prévenir, enchevêtrement de musiques populaires et savantes qui bouscule rythmes et tonalités.

Quel point commun entre Alma brasileira qui ouvre « Do Brasil » et le Rudepoêma qui le referme? On passe d'une sérénade de rue sentimentale à un chef-d'œuvre intimidant créé en 1927, à Paris, par son dédicataire Arthur Rubinstein. D'une musique populaire quintessenciée qui se fait également jour dans les fabuleuses Cirandas à un hommage à Igor Stravinsky - dont Olivier Messiaen ne renierait pas certaines tournures et Darius Milhaud la polytonalité. Cette pièce exaltante, redoutable pour la mémoire, sous-estimée par les pianistes, est recréée ici d'une façon moins frémissante, virtuose et ruisselante de couleurs que par le jeune Nelson Freire (Warner Classics, 1974), mais d'une façon orchestrale, contrastée, opulente. Latchoumia prend davantage son temps (on passe de 18'05 à 20'40) et impose l'image d'une œuvre plus réflexive.

Faire sien ce style « anthropophage », nourri de toutes les musiques qui passent à sa portée, exige un travail intellectuel d'assimilation et une imprégnation spirituelle qui ne doivent rien aux gènes. Latchoumia tourne autour de la musique de Villa-Lobos depuis l'adolescence. Il s'y ébroue avec un naturel sidérant: dans les dix Cirandas réunies ici comme dans le toujours moderniste New York Skyline, La Boîte à musique cassée ou Bébé va dormir. Décidément, qu'il enregistre Manuel de Falla, Prokofiev, Wagner seul face à son piano, en glissant chaque fois une surprise ou deux au milieu des monographies consacrées à ces compositeurs – par exemple inoubliable En haut du mât de Gérard Pesson d'après Tristan et Isolde -, qu'il dialogue avec Vanessa Wagner dans un tout récent album de musique américaine pour deux pianos qui ose faire voisiner, et avec quel bonheur!, Leonard Bernstein, Meredith Monk, Steve Reich, John Adams et Philip Glass, ou aujourd'hui Villa-Lobos, Wilhem Latchoumia ne joue jamais pour ne rien dire. Il s'exprime à la première personne du singulier à travers un jeu réfléchi

et ô combien sensible, débarrassé de tout égo puéril, en lien direct avec l'essence des œuvres.

HEITOR VILLA-LOBOS (1887-1959)

Chôros nº 5 et 2. Ondulando, op. 31. 10 Cirandas. La Caixinha de música quebrada. Nenê vai dormir. New York Skyline Melody. Rudepoêma — Wilhem Latchoumia (piano)

- LA DOLCE VOLTA LDV 119 2022. 1H 03 MIN



Le concerto d'Edgar

Le jeune violoncelliste réunit dans une même ferveur deux œuvres majeures du xxº siècle.

🗻 lutôt qu'au concerto de Lutosławski. c'est à celui d'un autre compositeur d'origine polonaise, Mieczysław Weinberg. qu'on a choisi de coupler le plus célèbre Tout un monde lointain... d'Henri Dutilleux. Ces noms et celui de Rostropovitch, leur créateur, ne se peuvent disjoindre. La première du Concerto pour violoncelle de Weinberg, écrit en 1948, se tint en 1957 à Moscou, après que le compositeur eut à subir le décri des autorités soviétiques. En dépit des enregistrements de Claes Gunnarsson (Chandos, 2011) et Raphael Wallfisch (CPO, 2019), il n'a pas acquis la place qu'il mérite. La présente version devrait y remédier. Le cachet archaïque de certaines harmonies, les arabesques orientalisantes des figures, la violence nimbée de songe de la cadence sortent magnifiées par cet archet de velours. qui en épouse toutes les dimensions morphologiques. Qu'Edgar Moreau incarne plus qu'il ne joue sa partie, quelques mesures de l'Adagio liminaire, que traverse le